

Autoportrait de moi, mon corps

Catherine Plée

Copyright © 2012 Catherine Plée

Tous droits réservés.

ISBN :

DÉDICACE

Insérez le texte de votre dédicace ici. Insérez le texte de
votre dédicace ici. Insérez le texte de votre dédicace ici.
Insérez le texte de votre dédicace ici. Insérez le texte de
votre dédicace ici. Insérez le texte de votre dédicace ici.
Insérez le texte de votre dédicace ici. Insérez le texte de
votre dédicace ici. Insérez le texte de votre dédicace ici.
Insérez le texte de votre dédicace ici.

TABLE DES MATIÈRES

	Remerciements	i
1	Si tu veux un corps, brise-le	Pg n°1
2	Je marche tête baissée	Pg n°
3	Je me réveille dans les pieds	Pg n°
4	Mes mains s'agitent	Pg n°
5	Mes yeux sur ma tête vide	Pg n°
6	Les os, je ne les sens pas	Pg n°
7	J'ai un petit oiseau dans le coeur	Pg n°
8	Mon ventre a de la moralité	Pg n°
9		Pg n°
10	Nom du chapitre	Pg n°

REMERCIEMENTS

Je remercie mes parents qui m'ont donné un corps, je remercie ma vie qui l'a rempli, je remercie mes enfants qui l'ont réveillé, je remercie ceux qui l'ont comblé, je remercie les maladies, je remercie mon corps de naître peu à peu...

1 SI TU VEUX UN CORPS, BRISE-LE

Longtemps je n'ai pas eu de corps ; on peut très bien vivre sans, plutôt mal à vrai dire. Mes parents m'ont donné un corps, mais je ne le savais pas, autant dire pas de corps. Aujourd'hui si je pense à mon pied, mon pied est, si je pense à mes mains, mes mains sont, si je pense à mon dos afin que mon dos soit, il est mais je ne parviens toujours pas à penser à mon corps entier, mains-pieds-dos tout à la fois, je n'arrive pas à le penser autrement qu'en morceaux, si on veut avoir vraiment un corps, mais un vrai corps, après tout c'est légitime, il faut le faire souffrir, ou exulter. Le faire souffrir est la voie la plus accessible et la plus radicale, le faire exulter est la voie la plus agréable, à chacun de choisir, on peut aussi alterner, généralement la vie s'en charge, il n'y a rien à faire. Mais si tu veux vraiment un corps, là, tout de suite, brise-le ! si tu veux un corps, frappe-le, si tu veux un corps, rends-le malade, gave-toi de pruneaux, bois des litres de jus de

pomme, si tu veux un corps, sors sous la pluie et baigne-toi dans l'eau glacée, arrête de boire et de manger, si tu veux un corps jette-toi par la fenêtre. Mais ne t'inquiète pas trop, la vie va te procurer foule d'occasions : chutes, bousculades, bactérie, virus, coup de froid, coup de chaud, accouchements, blessures, la douleur est un grand pourvoyeur de corporéité et il faut parfois toute une vie pour y accéder, de pauvres êtres ne l'ont touché qu'au moment de mourir, ils se réjouissaient : j'ai beaucoup de chance, j'ai une santé de fer, je ne tombe jamais malade. Les pauvres. La mort les cueille pour ainsi dire vierges de toute douleur, mais elle ne les loupe pas pour autant. Nul n'est jamais perdu pour elle.

ENCORE LE CORPS

Mon corps a ses inconnus, ses inconnaissables. Y penser fait un peu mal, heureusement on y pense peu. Ça ne m'est pas particulier, mais je ne peux pas voir l'arrière de mon corps sauf à me tortiller devant une glace en pied afin d'obtenir une médiocre vue partielle de l'arrière de mon corps, le pire, c'est que les autres, eux, et même de parfaits inconnus, peuvent voir ce qu'il m'est interdit de voir, les inconnus en sauraient plus sur moi que moi-même ? il semble que oui. Les inconnus peuvent voir ma nuque, mon dos, mes fesses, l'arrière de mes jambes que je ne verrai jamais. Les inconnus peuvent se faire une idée de moi que je ne maîtrise en rien à partir de cette vision, simplement en me suivant quelques instants, je n'aime pas sentir des gens dans mon dos. Le coiffeur a accès au-dessus de ma tête auquel mon regard n'accède pas, les machines du radiologue peuvent voir au travers de ma peau mes organes, mes os, mes tissus internes, mes poumons que je ne verrai jamais et dont on me tend des images colorées comme des tableaux contemporains, des tranches de moi dûment mesurées. C'est dire à quel point mon corps ne m'appartient pas, il m'échappe, tout m'échappe, mon corps, ma voix, et ça ne va pas s'arranger. M'échappe également ce qui sort de mon corps, ou simplement de ma bouche, mes paroles à peine prononcées s'en vont vivre une vie étrangère dans les oreilles des autres, en se cognant au mur et se dispersant dans l'écho. Mes

paroles se perdent dans des espaces qui me sont extérieurs dans des esprits qui ne sont pas le mien, dans des pensées qui les retournent, les interprètent et les transforment. Mon souffle se perd, je ne cesse d'inspirer pour le récupérer, mais ce n'est pas le même air, il n'a pas la même température ni la même odeur, il sort de ma bouche ou de mon nez tout tiède, il me revient tout frais, et même parfois si froid qu'il me pique le nez. Mon corps n'est pas fini, il n'est pas clos, plus il respire, plus il échange. Des odeurs que je n'aime pas entrent en moi, s'imposent, mon nez n'a pas la possibilité de se fermer complètement à elles, sauf à le pincer pour un modique résultat, une partie du monde entre par mon nez et ma bouche et où va-t-elle ? L'odeur des pissotières s'impose à mon nez comme celle des roses, il n'a pas le droit de sélectionner, toutes ces odeurs délicieuses ou infectes que j'ai emmagasinées tout le long de ma vie, sont-elles stockées en moi ? Est-ce de cela que je vais finir par pourrir ?

2 JE MARCHE TÊTE BAISSÉE

Je ne suis pas de celles qui regardent les nuages, les merveilleux nuages passer, je marche tête baissée. Je n'en avais pas conscience jusqu'à ce que quelqu'un dont je ne suis pas certaine de la bienveillance me le fasse remarquer et en déduise que cela devait affecter mon rapport au monde. Alors tout en marchant, je me suis mise à m'observer, et c'était vrai, incontestablement vrai, je marche toujours tête baissée. Je me suis comparée aux autres. La plupart marchent au petit bonheur, plus ou moins droit, la tête mobile, le regard plus ou moins flottant, ils vous tamponnent ou vous évitent à l'ultime instant, ils me semblent assez indéfinissables, mais pullulants. Certains, le nez légèrement en l'air et la nuque raide marchent en regardant droit devant eux, ou plus exactement en ne regardant rien et surtout pas moi droit devant eux, ils me foncent donc d'un pas vif et droit dessus, m'obligeant à faire

un écart, ce sont eux que je tamponne constamment quand je marche tête baissée, ils sont impérieux et ont l'insulte facile, un genre de maîtres, mais maîtres de quoi je ne sais pas, peut-être des maîtres du trottoir dont ils vous rappellent qu'il est à tout le monde, bien comprendre que « tout le monde, c'est eux ». D'autres ont vraiment le nez en l'air, ce sont mes négatifs, les amateurs des merveilleux nuages. Eux le nez vers le ciel, moi le nez vers le bitume, nous nous tamponnons fréquemment et nous nous excusons en chœur. Eux et moi nous redéfinissons le monde : la terre et le ciel... en somme, à part quelques très vieux courbés en deux dont la colonne vertébrale refuse définitivement de faire levier, très peu de gens marchent tête baissée. Mes cervicales peuvent très bien faire levier, moi aussi je peux regarder le ciel et les nuages si ça me chante, mais j'ai une langueur dans le cou, très vite je marche de nouveau tête baissée, vraiment ce n'est pas moi qui décide, mon corps est indolent, je lève la tête par pure volonté, et elle se remet en position baissée alors que je ne m'en rends même pas compte, on ne peut pas vivre constamment en conflit avec son cou. Alors qu'est ce que cette complexion suscite quant à mon rapport au monde ? Qu'ai-je sous les yeux, ces yeux accrochés à ma tête vide si du moins je regarde ce que j'ai dessous — et rien n'est moins sûr ? Des pavés, du macadam rapiécé, des plaques d'égout, les caniveaux et les bordures

de trottoirs, les bandes blanches des passages dits cloutés, des déchets et bouts de papier, des semelles, des chaussures abandonnées et des pieds chaussés, des culottes parfois (on se demande...), des mégots écrasés ou fumants encore, des matelas aux taches dégueulasses, des déchets de toutes sortes et les crottes de chien, les ruisseaux de pisse, les crachats de diverses consistances et divers coloris, les flaques de vomi. C'est un fait, je regarde le monde sous l'angle de ses déjections, j'y suis accoutumée, peut-être que si je faisais encore l'effort de relever ma tête, je changerais mon rapport au monde, je le trouverai plus riant, je m'y efforce, croyez-moi, je m'y efforce, mais ce n'est pas une mince affaire, subrepticement elle redescend, elle redescend toujours, mes cervicales vont tout à fait bien je le précise de nouveau, mon âge n'est pas encore canonique, c'est peut-être musculaire, mais rien à faire, ma tête penche, inexorablement, mes yeux se dirigent vers le macadam inéluctablement, je me demande si ce n'est pas dû à l'attraction terrestre, au poids de ma tête lourde de peines, ou qui sait au poids du ciel, ou la conjugaison des deux je ne sais pas. Si mes yeux accrochés à ma tête vide y voyaient un peu mieux, enregistraient un peu mieux ce que je vois, je comprendrai peut-être, mais puisque mes yeux accrochés à ma tête vide n'y voient rien, autant marcher tête baissée.

3 JE M'ÉVEILLE DANS MON PIED

Quand je me réveille, je suis dispersée, je suis en morceaux répartis dans le lit, la tête à un bout, les pieds à un autre, le ventre quasi dissous, le thorax je ne sais pas trop, mes draps me paraissent plus complets, plus constitués et vivants que moi. C'est un moment difficile. Je sais alors qu'il me faut me rassembler, rassembler mes membres épars, les remettre en ordre, les attacher les uns aux autres selon le schéma de la veille, il faut que je me recompose et j'ai une méthode, je dois rentrer dans mon pied, c'est le plus simple.

Ce n'est pas si grand un pied pour m'y loger toute entière pourtant c'est vraiment le moyen le plus simple que j'ai trouvé pour me retrouver. Donc, au réveil, je fais d'intenses efforts afin de me faufiler dans un de mes pieds, ou les deux, puisqu'ils sont le plus souvent soudés. C'est la première étape de ma recomposition.

La deuxième étape consiste à bouger une à une chaque partie de mon corps pour pouvoir l'extraire de mon pied et

la replacer à sa place d'origine, et ce n'est pas aisé puisque mon cerveau lui aussi est serré dans mon pied, tout mon corps est stocké, entassé à l'intérieur de mon pied dont la peau me brûle tant elle est distendue.

Redisposer mon corps revient à désembrouiller une pelote de fil avec laquelle un chat s'est amusé pendant des heures, je suis là, tout au fond de mon lit, comme une pelote embrouillée et tassée à l'intérieur de mon pied. Alors, je fais l'appel de chacune des parties de mon corps, et si elles parviennent à bouger c'est comme si elles me répondaient Présente ! Parfois, elles n'y parviennent pas, je dois m'y reprendre à plusieurs fois, c'est laborieux et angoissant, je crains de perdre un morceau de mon corps un de ces jours. Sinon, c'est assez douillet les pieds dans le fond tout chaud de mon lit, c'est tellement intime, je dois vraiment produire un gros effort sur moi pour me désentortiller et en sortir. Je procède par étapes, la tête d'abord comme un nouveau-né, ça facilite les choses d'avoir la tête au frais et de la sorte, je renaiss chaque matin, je traverse le tunnel sombre de mes draps pour rejaillir dans la lumière. Après la tête, je tente d'extraire un bras, puis l'autre jusqu'au dépli du coude, puis les mains, je récupère peu à peu tous mes membres, puis les organes que je remets en place comme dans le jeu du Dr Maboul, je recompose ainsi le corps auquel je suis habitué, celui qui évolue chaque jour dans le monde réel. Quand je

suis de nouveau entière et désembrouillée, je peux enfin me lever, c'est un peu étrange comme sensation, car j'ai perdu la notion d'ensemble de mon corps, et puis tu me parles et j'oublie très vite que j'ai passé la nuit comme une poupée disloquée avant de descendre dans l'étouffoir douillet de mes pieds et de me confronter à cette lente et pénible reconstruction matinale plus salutaire qu'une douche fraîche.

.

4 MES MAINS S'AGITENT

Faut que mes mains s'agitent. J'aimerais les mettre au calme, au vert ou quelque chose comme ça, mais ces idiots restent suspendues à mes bras, pas moyen de s'en défaire, je ne les commande pas, toi, tu pérores tu m'adresses ta sempiternelle leçon, la télévision ronronne au creux du salon, les mômes se gondolent en roulades et moi les mains, juste les mains, les mains qui courent, qui cherchent l'éponge, qui décrochent le torchon, les mains, mes mains à moi, incontrôlables, même assise, à t'écouter voir, là, assenant ta sempiternelle et vindicative leçon, j'ai les mains qui s'agitent, qui tirent un fil, un tout petit fil de ma jupe, attrapent une miette, une toute petite miette enfouie dans les poils du tapis, et si pas suffisant, vont chercher l'aspirateur, car les mains commandent les jambes et moi rien, enfin les mains désorientées agrippent le tricot et voilà qu'elles cliquettent clic clic clic, les aiguilles au bout des

maines s'agitent, Tu m'écoutes ou tu tricotes ? Peux-tu m'écouter s'il te plaît, je ne sais pas s'il me plaît, mais clic clic clic elles tricotent les mains, les jambes au repos à présent, car les mains dirigent les jambes qui soudain s'élancent, foncent à la cuisine, soulèvent le couvercle des pommes de terre, reviennent dans le bruit de la leçon, de la télévision et des rires fuselés au creux des roulades, elles reprennent le tricot, les jambes de nouveau au repos et la tête tout à fait vide, Tu m'écoutes ? Oui oui, mais regarde comme mes mains s'agitent tu entends ce qu'elles disent tu entends ? Tu ne m'écoutes pas en fait Pourquoi tu ne regardes pas le film ? Mais si je le regarde, Mais non je vois bien que tu ne le regardes pas tu tricotes, oui mes mains tricotent, les yeux accrochés sur ma tête vide, ce sont mes mains qui commandent, qui ne tiennent pas en place. Ma tête est si creuse, une vraie cougourde, tandis que les mains, les mains, les mains s'énervent, tirent trop sur le fil et le cassent, les mains, oh les mains comme elles s'agitent tu vois bien comme elles s'agitent et je crois que morte, elles s'agiteront encore, au fond de la boîte elles tireront les fils du bois, joueront au morse ou je ne sais quoi, jamais en paix, ça non, elles n'y seront jamais en paix, elles ne tiennent déjà pas dans les poches, un peu dedans, aussitôt dehors, à tâter les meubles, les fenêtres, les livres, à toucher tous les objets, tous, et au magasin madame s'il vous plaît on ne touche pas

les articles si l'on n'achète pas, oui bien sûr bien sûr, mais mes mains s'agitent, elles touchent à tout, oh mes mains, mes mains... parfois pour les faire tenir tranquille, je m'assois dessus, sous le chaud des fesses, elles s'apaisent un moment et aussitôt se dégagent, tièdes et coureuses elles recommencent leur interminable danse, le tricot se rate, s'emmêle, se troue, sans patience elles le lâchent, empoignent un crayon et tandis que tu pérores, ou la radio, la télévision, ces mains qui ne peuvent pas écouter (et ce n'est pas une question d'oreille) dessinent des croix, des cœurs, des fleurs, des tubes, des tortillons, des lignes parallèles et perpendiculaires, tout un grouillant petit monde. Sous la tête qui est vide, règnent en maître les mains, et les mains commandent aux jambes quand elles fatiguent alors les jambes marchent en long et en travers, d'assez près à assez loin, tu m'écoutes ? Oui je t'entends, les jambes sortent et remontent la rue puis la redescendent, les jambes tournent autour de la place et se mettent à courir les jambes font le tour de la ville et quand elles seront fatiguées, où descendrai-je ? Dis-moi donc, où descendrai-je ?

5 MES YEUX SUR MA TÊTE VIDE

Mes yeux sont accrochés sur ma tête vide, et même plantés dedans, la rondeur de leurs globes humides dépasse un peu, le profond de mes yeux me préoccupe, est-il en forme de pointe comme une racine ? Mes yeux s'écarchillent et rien n'accède au-dedans de ma tête, rien du dehors n'y accède, rien de ce que mes yeux voient ne remplit le vide de ma tête, mes yeux regardent et ne voient pas, ils glissent sur les choses, les paysages, les gens, à peine, ils sont étanches, parfois mes yeux scrutent avec énergie, ils émettent le réel, le malaxent et le hachent, mais ne voient toujours rien. À quoi me servent ces yeux accrochés sur ma tête ? Parfois ils se vantent et s'exclament On voit on voit ! mais *on* ne voit rien du tout, pour ce qu'ils servent mes yeux accrochés sur la tête pourraient aussi bien l'être ailleurs, ce n'est pas que je sois aveugle, mes yeux fonctionnent très bien, et des aveugles sans yeux accrochés sur la tête voient mieux que

moi, ils voient mieux avec leurs yeux qu'on a éteints et d'eux jaillit bien plus de lumière. Les yeux des premières fois voient beaucoup mieux que les autres, la première fois la mer et ils sont pleins de la mer, la première fois toi, et ils sont pleins de toi, je chercher mes yeux de la première fois et je ne les retrouve pas, ça ne marche pas. Tu es entré dans le fond des choses, tu es loin, loin et sans contours, si je retrouvais les yeux de la première fois, tu reprendrais forme à mesure que tu disparaîtrais de l'ordinaire des choses. En attendant, je m'en sors avec les yeux des autres ils voient mieux que les miens dirait-on, je vois donc avec les yeux des autres, n'importe quels autres, les parents, les collègues, les maris, les amis, les gens, les yeux des autres savent, c'est ce qu'ils disent, les yeux des autres voient pour les miens tandis que les miens ne voient rien, je vois avec leurs yeux parce qu'il faut bien voir quelque chose, les yeux des autres sont très prosélytes, ils disent ce qu'il faut voir, et même ce qu'il faut penser de ce qu'ils voient et que je ne vois pas. Je simule, ce n'est pas si drôle d'avouer qu'on ne voit rien quand on a deux yeux accrochés sur une tête vide, les yeux des autres me servent bien, mais ils ne me comblent pas, parfois les miens perçoivent un son très lointain. Et soudain, ma main devant mes yeux accrochés sur ma tête vide dit Regarde regarde comme l'enfant que j'ai été et qui voyait parfois avant que les yeux des autres ne remplacent les

miens !

À vrai dire, mes oreilles sont comme mes yeux, elles ont beau écouter elles n'entendent rien et plus elles s'efforcent d'entendre, moins elles y parviennent, mes oreilles sont sourdes comme des pots de fleurs, mais sans fleur dedans.

6 MES OS, JE NE LES SENS PAS

Les os, je ne sais pas, je ne peux pas dire, je ne les sens pas mes os, mais ils me préoccupent. Il faut avoir la fièvre pour sentir ses os, au moins trente-huit et plus si possible, avoir bien mal aux os nous les fait sentir. Sinon, les os, on se contente de savoir qu'on en a, on préfère ne pas trop s'attarder, on en a vu bien sûr, des tas, pas les nôtres, mais ceux des autres sur des photos ou des images, à Verdun ou sur le squelette suspendu en classe de sciences naturelles, des os d'animaux sortant de terre ou chez le boucher, ça met mal à l'aise, nos os à nous Dieu merci nous sont invisibles, ils nous charpentent sans se manifester, sans nos os, nous ne tiendrions pas debout, mais on n'a vraiment pas envie de les voir, si nous portions nos os par-dessus notre peau, est-ce que ça changerait la donne ? L'autre jour, je me suis fait un trou et au fond du trou, je voyais du blanc, mon tibia ? Souvent je repense à ce trou dans ma chair qui ne pouvait

pas aller bien loin sans attaquer l'os, c'est donc bien mon tibia que je voyais là... Il y a aussi cet espace mou entre les os du crâne des bébés ; la fontanelle, comme une crevasse de vulnérabilité qu'on redoute souvent de cogner, qu'on pense tout le temps qu'on va cogner, et on met notre main comme une visière devant l'obsessive fontanelle des bébés ; sinon les os sont plutôt solides même s'ils nous indiquent à rebours combien nous le sommes peu. Les radiographies nous donnent l'occasion de voir nos os, nos os qui vont nous survivre, on découvre avec horreur que le visage de notre crâne ne diffère en rien de tous les autres crânes avec son sourire mauvais, c'est le même visage de la mort qui nous nargue et qu'on préférerait ne pas rapporter à soi. On ne veut pas s'identifier et pourtant, le cliché exposé en pleine lumière, on l'observe, on observe le visage narquois de notre mort jusqu'à ne plus rien voir.

7 UN PETIT OISEAU TREMBLE DANS MON CŒUR

Je crois que j'ai un petit oiseau blotti dans le cœur. Je sens battre ses ailes, je les sens battre du désespoir d'être et je les sens aussi battre de la joie d'être. Il chante très peu, ou alors c'est que je ne l'entends pas, son chant est recouvert par la symphonie de mon corps, mon corps qui désormais tonitruue et se prend pour un orchestre. Si j'ouvre mon cœur, va-t-il s'échapper ? ça m'ennuierait fort... il n'empêche, je le sais, je le sens trembler de tout son être dans mon cœur, je le chéris autant que je le peux, je lui parle souvent pour l'aider à grandir et à chanter, je lui dis ô petit oiseau que j'ai dans le cœur, n'aie pas peur, on s'en sortira.

8 DENTS, DIAMANTS ET PERLES

Les dents sont de bien étranges bijoux que nous portons en bouche, des bijoux fragiles qui nous poussent après une première tentative vouée à l'éphémère vers l'âge de huit ans, les dents font partie des premières choses qu'on perd, notre première petite mort fêtée pour l'adoucir par nos parents, notre sort n'est pas si mauvais, ils nous en poussent donc une deuxième série. Les dents sont vraiment à part dans nos corps. Dures, émaillées, de vrais petits bijoux, mais délicates, ne dit-on pas que ce sont des perles, qui, comme les perles de blanches deviennent grises ? Elles sont bien les seules parmi moi à ne pas aimer le sucre. Toutes petites soient-elle, elles me réclament beaucoup de soin, et des très coûteux. Au bout de ma vie, j'aurai bien la valeur de quelques diamants dans la bouche, il faudrait que je dise à mes enfants d'en tenir compte.

...ET COQUILLAGE

Auprès des dents, habite une certaine grosse limace assez dégoûtante qui me remplit la bouche et m'aide parfois à

vomir, mon médecin d'autrefois mesurait mon état de santé à son aspect, les médecins d'aujourd'hui n'aiment plus la langue ainsi va le monde, les médecins d'aujourd'hui n'aiment plus trop nos corps à vrai dire, ils ne le regardent plus, ne le touchent plus, manifestement ils les trouvent dégoûtants, ils préfèrent les faire passer par des machines, ainsi va le monde... ma langue à moi je l'ai beaucoup observée quand j'étais petite, j'aimais particulièrement la regarder par-dessous, c'est la partie de mon corps qui se prête le plus volontiers au regard par-dessous, il me semblait voir deux petits vers violets se reposer là, et son frein tendu comme le bas d'une tente par le piquet. Et puis c'est tout de même le meilleur des outils à grimaces, j'aimais la transformer en petit rouleau ou lui faire attraper le bout de mon nez, la tendre bien loin en étirant mes lèvres avec mes deux index. Un jour ma sœur aînée a voulu tester sur moi le french kiss qu'elle appelait le bisou des papa-maman. J'ai eu l'impression qu'elle me faisait manger de l'endive, et je n'aimais pas les endives. Elle n'a jamais recommencé, elle n'a pas dû être emballée non plus. Bien plus tard un jeune homme a renouvelé cette expérience, il m'a semblé déguster un frais coquillage et j'aime beaucoup les frais coquillages, c'est dire que toutes les langues ne se valent pas et toutes ne sont donc pas les bienvenues, celles qui forcent l'entrée et vous fouillent comme si elles recherchaient de l'or sont détestables, les furtives, les sèches, les honteuses, les trop baveuses devraient être interdites de séjour. Mon boy-friend anglais le faisait sans langue, c'était un peu le baiser de la mort, glaçant. Aujourd'hui, je confie ma langue à la médecine chinoise qui n'a pas peur de la regarder en face, comme le médecin malgré lui, elle commente avec délectation son aspect et ses couleurs, voilà un morceau de

Autoportrait de moi, mon corps

corps qui soudain revit, c'est toujours ça de gagné.

9 AU BOUT DE MES DOIGTS

J'ai quelque chose au bout des doigts qui me rassure, une petite musique s'en dégage quand je frotte mon drap, quand je fais crisser mes cheveux tout contre ma tête, ça me rassure... cette musique résonne dans mon oreille, et ça me rassure, il faut absolument que ce soit tout contre, tout contre mon oreille pour bien me rassurer, je le fais, là, en ce moment, en te parlant pour tâcher de comprendre. À quoi ça tient ce frottement sur le drap, ce doux crissement de mes cheveux qui viennent du bout de mes doigts ? Je ne peux rien imaginer de plus intime, ils me susurrent : vivante, tu es vivante, ils me confient la mesure de la place que j'ai en ce monde, petite, mais assurée.

10 LES NARINES DE MONTGOMERY CLIFT

Notre sort d'humain est de nous trimballer avec notre propre bizarrerie aux yeux et au su de tous et de tenter de la faire oublier tout en étant obsédée par elle. J'ai des narines triangulaires et ça m'a toujours chagrinée, très peu de gens ont des narines triangulaires, cette particularité ne m'enchanté donc vraiment pas. J'ai découvert il y a peu que Montgomery Clift avait lui aussi des narines triangulaires, je partage donc ma bizarrerie avec Montgomery Clift, je ne sais pas pourquoi les narines triangulaires sont plus mobiles que les autres narines, elles pointent et se détendent au rythme de la parole, elles se dilatent pour un rien, on ne voit presque pas bouger les narines des gens, à l'exception de ceux qui ont des narines triangulaires. La narine triangulaire trahit. Je ne tiens cette singularité ni de mon père ni de ma mère, je ne l'ai transmise à aucun de mes enfants, ils ont prudemment choisi d'autres genres de narines, je me sens donc très seule et un peu ridicule avec mes narines triangulaires, rien ne vient me réconcilier avec elles, à part

Autoportrait de moi, mon corps

Montgomery Clift.

11 LE MARTYRE DE MES CHEVEUX

Mes cheveux ont été assidûment taillés par la coiffeuse de banlieue à laquelle mes parents les confiaient durant de bien pénibles matinées. Ma sœur et moi nous rendions ensemble et les pieds en dedans dans son salon, la coiffeuse les coupait au bol puis sous prétexte de les mettre en pli les enroulait autour de bigoudis avant de nous larder le crâne avec ses épingles, elle séchait ensuite nos têtes endolories avec un sèche-cheveux dont elle brûlait copieusement le cuir chevelu en nous privant de la joie de le mettre sous un casque soufflant, après quoi elle retirait les bigoudis pour notre plus grand soulagement et nous pouvions observer dans le miroir nos têtes couvertes de ressorts de cheveux qu'elle détendait à la brosse à nous faire mal avant de nous asperger les yeux d'une laque qui nous affublaient de l'odeur de vieilles dames. Nous quitions cet enfer la tête basse auréolées d'un casque difforme et craquant qu'elle appelait avec fierté une mise en plis, c'était d'une grande tristesse, nous avions l'air idiot qui ravissait notre père, partisan despotique des cheveux courts. Dès quinze ans, et l'une comme l'autre, nous avons libéré nos cheveux de cette tyrannie, nous les avons portés très longs, nous avons découvert la douceur et la tiédeur de leur caresse le long de notre dos, la fascination des autres filles pour cette chevelure si souple, brillante, si longue et blonde pour elle, rousse pour moi, l'effet indubitable que nos cheveux faisaient aux garçons et nous nous sommes demandés si ce n'était pas là l'origine de leur martyre. Je n'ai plus frotté les pieds chez un coiffeur jusqu'à l'âge de quarante ans, avec une exception le jour de mon mariage dont ils se souviennent encore avec douleur pour avoir été

domestiqués en un chignon ridicule et totalement raté. Quand j'y pense, mes cheveux camouflent la forme de mon crâne, je ne sais pas s'il est bien rond, joliment bombé à l'arrière ou plutôt aplati, je songe à raser ma chevelure pour le découvrir, après tout elle pousse vite, je n'ai pas encore décidé, ce serait l'occasion de connaître un de mes inconnaisables, c'est peut-être une des choses à faire avant de mourir.

13 MON VENTRE A DE LA MORALITÉ

À volume égal, un corps peut prendre beaucoup moins de place qu'un autre, je crois que les leurs avaient besoin que le mien n'en prenne pas trop. Mon corps se plie volontiers à ce genre de contrainte, bien mieux que ma volonté à vrai dire qui en profite pour se mettre en sommeil. Je parlais donc peu, et plutôt bas, je marchais tête baissée, je ne bougeais pas une oreille, je rasais les murs et je ne suais jamais, pas même sous 35 °, me contentant de mes tics spectaculaires et de mes narines expressives, toutes mes émotions trouvant refuge là, bien enserrés dans mes narines et mes tics, car le corps plie d'un côté et se rebiffe de l'autre, faut quand même pas trop lui demander... Un jour, il est arrivé une étrange aventure à mon ventre, il s'est mis à gonfler. Tandis que mon corps et toute ma personne se faisaient le plus discrets possible, immobiles comme statues, silencieux comme tombes, il gonflait, il gonflait, j'avais beau lui dire Espèce de grenouille, ne t'y crois pas trop, tu n'es qu'un tout petit ventre plat d'adolescente faite comme une ablette, il gonflait, il gonflait, il me remontait jusqu'au menton, c'était très douloureux, et très gênant. Pourquoi ce ventre venait-il s'interposer entre ma sœur, son amoureux et moi, qu'est-ce qu'il voulait dire ? J'étais assise à l'arrière de la trois-portes de l'amoureux de ma sœur qui en cet instant même lui mangeait la bouche avec un appétit vorace — elle ne devait plus avoir le goût d'endive que je lui avais connu autrefois — ils étaient là, à l'avant, tous les deux, silencieux parce que collés l'un à l'autre par leurs bouches embrassées, c'était assez gênant, je tachais donc de me faire toute petite, mais mon ventre se rebellait et gonflait. Puisque la voiture n'avait pas de portes arrière, je me trouvais coincée dans le

silence mouillé et atrocement gênant de leur baiser, dans leur encombrant baiser avec lequel mon ventre décida de rivaliser. De quoi mon ventre se remplissait-il pour gonfler de la sorte ? Sans aucun doute du secret de ma sœur que je portais depuis le matin alors qu'elle avait disparu avec lui, et que tout le monde la cherchait, et moi je savais avec qui elle était à défaut de savoir où, et j'ai posé un énorme bouchon sur ma bouche pour que rien n'en sorte, si visible qu'ils auraient dû s'en rendre compte, mais non, et c'est sans doute là que mon ventre a commencé à gonfler mais je ne m'en rendais pas encore compte, le secret fermentait dans mon ventre, et tous me demandaient pourquoi je pleurais, je pleurais de terreur, je craignais d'avoir perdu ma sœur, je craignais que ce type marié ne l'ait enlevée, je craignais de me tromper en me taisant de la sorte, elle n'avait que dix-huit ans, on était très proches, et lui avait un bébé, on connaissait sa femme, et toute cette histoire était contenue dans mon ventre qui se contenait de moins en moins, et là, dans sa voiture, mon ventre dans sa voiture parce que les adultes leur avaient imposé de me ramener à la maison en même temps qu'elle, puisque les adultes ne savaient pas, et que nous qui savions ne pouvions rien dire, et évidemment ça leur cassait les pieds, ils ne m'ont pas adressé la parole de tout le trajet tandis qu'ils se pétrissaient les mains sur le levier de vitesse, qu'ils se murmuraient des choses que je ne parvenais pas à entendre, j'avais peur encore qu'ils ne projettent un enlèvement et que tout le monde soit fâché, et moi privée d'elle, et elle condamnée à vivre dans la honte avec un homme marié, je vous parle d'un temps où le mariage représentait encore quelque chose, enfin plus qu'une journée de rêve, ils n'avaient sûrement pas eu lui et son épouse de journée de rêve, ça coûtait trop cher, mais ils

avaient un bébé, un bébé que ma sœur et moi avions un peu gardé pendant les vacances à sa demande à elle, et on n'avait pas osé dire non, un bébé tout neuf et pas très beau qui sentait le vomi, qui ne nous a pas vraiment donné le goût des bébés, il pleurait sans cesse, on secouait son landau sans tendresse, on n'avait pas envie de le toucher, on l'endormait à l'usur. Et les parents du bébé en profitaient pour sortir un peu tous les deux en amoureux.

Leur histoire, à lui et à ma sœur, avait commencé par leurs pieds, ma sœur avait coincé un coussin entre ses pieds et se baladait sur les fesses avec le coussin entre ses pieds qu'il avait tenté d'attraper avec ses pieds à lui, ça les faisait rire, sa femme a bien sûr voulu participer, mais les fesses de son mari et de ma sœur étaient plus rapides, leurs pieds attrapaient le coussin avec une grande dextérité, leurs fesses cavalaient tandis que, les siennes, encore dans la pesanteur de sa grossesse, se traînaient. Elle a vite abandonné la partie qui a duré assez longtemps, ça devenait gonflant (mais mon ventre ne manifestait rien encore) de les voir se promener sur leurs fesses en travers de la pièce comme des gamins, leurs pieds nus se touchant, se détachant, et se retouchant, le visage de ma sœur devenant rouge vif, ses yeux brillants. C'était le début. Mon ventre se souvenait très bien de tout ça, il avait engrangé pas mal de sensations contradictoires depuis les vacances, il avait enduré le mutisme sororal, cet éloignement soudain qui menaçait d'être définitif avec bravoure, il avait envie de crier : faites pas ça ! Il faut le savoir, mon ventre a beaucoup de moralité. Il se posait une question : ma bouche cousue protégeait-elle ma sœur ou l'encourageait-elle à faire le pire ? Ils étaient réapparus en fin d'après-midi, séparément, mais le regard tout pareillement luisant et les joues pareillement cuites, ça se voyait, ça se

voyait, leurs corps hurlaient leur attirance, mais personne ne regarde les corps donc personne n'a rien vu. Ma sœur chérie ayant appris que j'avais pleuré son absence, avait levé ses beaux yeux remplis de feu au ciel, mon ventre a encaissé sans rien dire. Je n'avais pas encore rencontré le jeune homme à la langue de coquillage, aussi leur baiser dans la voiture me paraissait bien long, était-il possible de s'embrasser aussi interminablement, quel goût pouvaient-ils bien avoir pour que ce délice s'éternise à ce point ? Je retenais mon souffle. Dans la trois-portes, l'air est devenu épais, la chaleur à crever, les vitres pleines de buée, le bout de mon index l'essuyait discrètement, dehors il pleuvait, il faisait nuit noire, dedans ils s'embrassaient et mon ventre gonflait, j'entendais le contact de leurs lèvres, mon corps ne savait plus quoi faire de lui-même, pour eux il n'existait pas, il s'efforçait donc de ne pas exister, de baisser son volume, faire comme s'il n'était pas là, silence, immobilité, tête baissée pour ne pas avoir l'air de regarder, et dans cette tête, une exaspérante rengaine chantonnait : que c'est long que c'est long sortir de là sortir vite et chut pas de bruit pas de mouvement, fais comme si tu n'y étais pas. Mon ventre remplissait tout l'espace libre à l'intérieur de l'habitacle, et ils ne s'en apercevaient même pas, mon ventre semblait près d'éclater, s'il éclatait entre leurs deux bouches, ce serait horrible, mais Dieu merci, leurs bouches se sont décollées juste avant que ça n'arrive...

À PROPOS DE L'AUTEUR

Insérez la biographie de l'auteur ici. Insérez la biographie de
l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici Insérez la
biographie de l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici
Insérez la biographie de l'auteur ici Insérez la biographie de
l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici Insérez la
biographie de l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici
Insérez la biographie de l'auteur ici Insérez la biographie de
l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici Insérez la
biographie de l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici
Insérez la biographie de l'auteur ici Insérez la biographie de
l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici